

## *Temps clos et temps ouvert dans la pensée de Gabriel Marcel*

«Le mystère du temps est certes au coeur de tout ce que j'ai pensé, sans que j'ai réussi le moins du monde à l'encapsuler dans rien qui ressemble à une théorie»<sup>1</sup>.

Comme on peut le voir dans cette citation, le temps est une des préoccupations les plus importantes de la philosophie de Gabriel Marcel. Je me propose dans cet article d'exposer brièvement quelques unes des idées centrales de Marcel sur le temps humain. Pour cela, j'aurai un recours important à ses oeuvres les plus marquantes, autant philosophiques que théâtrales. Pour anticiper la conclusion, je dirai que ses réflexions sur ce thème pourraient être résumées par cette affirmation: «un homme qui ne cheminerait plus ne serait plus du tout un homme»<sup>2</sup>. À laquelle il faudrait ajouter ces paroles concises qui apparaissent dans l'avant-propos de l'une de ses oeuvres les plus importantes, qui s'intitule précisément *Homo Viator*: «peut-être un ordre terrestre stable ne peut-il être instauré que si l'homme garde une conscience aiguë de sa condition itinérante»<sup>3</sup>. Ces citations soulignent, d'une part, l'étroite relation existant dans la pensée de Marcel entre la temporalité et la possibilité de vivre en société, et de l'autre, l'énorme importance de la temporalité pour l'homme.

En laissant de côté la définition précise du temps et d'autres thèmes liés à ces questions, je m'intéresserai sur le vécu humain du temps, comme temps clos et comme temps ouvert. La première indication de Marcel sur le temps humain est que le temps vécu n'est pas linéaire<sup>4</sup>. Le temps humain est marqué par l'intensité de certains moments, la médiocrité de quelques uns, et l'insignifiance de tant d'autres. Le vécu humain du temps est uni aux expériences d'évocation illuminative, comme celles qui apparaissent au fil de l'oeuvre de Marcel Proust. Le second aspect qu'il faut signaler est que le temps du vécu est prioritaire par rapport à ce que l'on pourrait appeler temps sociologique, qui n'est pas seulement postérieur, mais aussi le fruit d'une organisation spatiale du temps vécu. Ce temps est formé par les calendriers et agendas grâce auxquels les sociétés, surtout industrialisées, organisent le temps des êtres humains. Ce temps, selon Marcel, encourt le grand risque de se dépersonnaliser totalement et de se transformer en une abstraction du temps vécu.

L'étude marcellienne du temps humain a une incidence sur les différentes façons de vivre le temps. Le temps est plus intensément vécu lorsque l'identification existant entre celui-ci et l'homme est grande. C'est pourquoi le vécu du temps est un des facteurs les plus importants dans la croissance d'une personne. Quelqu'un qui a un vécu inadéquat du temps est marqué par la désintégration, l'inquiétude et le désespoir. Ce sont là les expériences qui naissent du vécu du temps comme un temps clos. En revanche, quiconque vit le temps comme un moyen de croître, comme un chemin vers la plénitude, est maître de soi-même et capable développer une aptitude à l'ouverture et au don de soi. Cette personne vit le temps comme un temps ouvert, doté de possibilités.

Je commencerai par le temps clos, celui qui rétrécit l'horizon humain. Ce temps est vécu comme un ensemble d'événements qui ont un début et une fin. Ce vécu est fondé sur une interprétation trompeuse du temps car «il n'y a pas de sens à traiter les

---

<sup>1</sup> Gabriel MARCEL, *En chemin vers quel éveil?*, Paris, Gallimard, 1971, p. 72.

<sup>2</sup> Gabriel MARCEL, *Le Mystère de l'être*, Paris, Association Présence de Gabriel Marcel, 1997, p. 129.

<sup>3</sup> Gabriel MARCEL, *Homo Viator: prolégomènes à une métaphysique de l'espérance*, Paris, Association Présence de Gabriel Marcel, 1998, p. 5.

<sup>4</sup> «Mais ce qui est étrange, c'est que contrairement à ce qu'impliquerait une conception courante de la durée irréversible, l'homme a presque toujours en vieillissant le sentiment de se rapprocher de cette enfance, bien que le nombre des années qui l'en séparent aille en croissant. Rien ne montre de façon plus saisissante que cette représentation arithmétique ou linéaire est radicalement inadéquate par rapport à une expérience authentiquement vécue», Gabriel MARCEL, *Le Mystère de l'être*, op. cit., p. 210-211.

qualifications spaciales et temporelles de mon expérience comme un fait distinct dont il y aurait lieu de rechercher la cause»<sup>5</sup>. Cette interprétation n'est pas logiquement incorrecte, mais existentiellement erronée. Ce caractère existentiel explique que Marcel n'ait pas exposé cette façon de vivre le temps à travers un traité philosophique, mais plutôt en se servant de drames personnels. Son théâtre est la meilleure représentation de ce qu'est le temps clos.

Parmi ses pièces de théâtre, on peut distinguer celles dont les personnages sont attrapés par un vécu dans un temps clos qui se réfère principalement au passé, et celles où les personnages ont un vécu du temps clos se référant principalement au futur. Dans les deux cas, ce qui se ferme totalement et devient invivable est le présent lui-même. Lorsque le temps se ferme, la personne se rétrécit et s'appauvrit. C'est pour cette raison que les personnages qui centrent leur vie sur un vécu du temps clos sont les plus antipathiques. Ces personnages sont terriblement humains, mais ils s'avèrent absolument insupportables parce qu'ils vivent le temps d'une façon clôturée et clôturante.

Un des personnages marcelliens les plus enfermés dans un temps clos est Edmée, l'épouse du pasteur protestant Claude Lemoyne, protagoniste de l'une des plus célèbres oeuvres de Marcel, *Un homme de Dieu*. Dans cette oeuvre, Marcel présente un couple qui pendant ses premières années de mariage vivait dans un petit village de montagne. Cette époque de leur vie fut marquée par le manque de communication et de confiance. Ce furent des années particulièrement difficiles pour Claude, qui souffrit une grave crise religieuse qui l'amena à s'interroger sur sa propre vocation. Au moment le plus profond de sa crise religieuse, son épouse lui avoua qu'elle lui avait été infidèle et que sa fille, Osmonde, n'était pas de lui. Devant cet aveu, le pasteur trouva en lui la force suffisante pour pardonner son épouse et parvint ainsi à surmonter sa crise religieuse.

Les années ont passé et le ménage Lemoyne vit à Paris. Claude est un pasteur très respecté et apprécié de sa communauté, Edmée s'investit totalement dans son rôle d'épouse de pasteur, et Osmonde est une jeune fille qui ne peut supporter la rigidité et l'intolérance de sa mère. C'est à ce moment précis de leur vie que réapparaît Michel Sandier, le vrai père d'Osmonde. Michel est très malade et sait que sa vie touche à sa fin. C'est pour cette raison qu'il désire connaître sa fille avant de mourir. Claude ne peut refuser d'accéder à la dernière volonté d'un malade incurable, qui n'attend rien de la vie, si ce n'est que sa mort ne soit pas excessivement terrible. Il est temps de pardonner non seulement à l'épouse, mais aussi à l'amant<sup>6</sup>. Cependant Edmée ne peut supporter la décision de son mari, elle ne peut accepter que celui-ci soit capable de pardonner à l'homme avec lequel elle l'a trompé. Elle considère que si son époux peut pardonner Michel Sandier, c'est parce qu'il l'a pardonnée, elle, non pas en tant qu'époux, mais en tant que pasteur.

Le temps se ferme devant Claude comme un gouffre qui menace de le dévorer et il se sent sans force pour résister. Toute sa vie s'est vidée de sens. Le temps clos est devenu temps de gouffre. Claude a perdu la bataille et quand il se demande qui il est, il ne trouve pas de réponse: «tu me détruis», d-t-il à sa femme<sup>7</sup>. Il ne peut plus vivre, il ne peut s'identifier ni à son passé, ni à son présent. L'expérience du temps clos est celle du manque d'issue, de l'inexistence d'un au-delà. Lorsque le vécu du temps empêche la reconnaissance et la croissance personnelle, la personne défaille, s'écroule.

Ce pouvoir destructeur du temps, selon Marcel, ne provient pas uniquement du passé clôturé, le futur aussi peut être fermé. L'effet que produit le futur fermé est le même que le passé, mais au lieu de vivre comme fermé quelque chose qui fut vécu en

<sup>5</sup> Gabriel MARCEL, *Journal Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1997, p. 284.

<sup>6</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Un homme de Dieu. Cinq pièces majeures*, Paris, Plon, 1973, p. 28.

<sup>7</sup> Gabriel MARCEL, *Un homme de Dieu...*, op. cit., p. 109.

son temps comme ouvert, ce qui se produit est une anticipation du futur par laquelle celui-ci est dépossédé de son caractère de futur. Parmi les pièces de théâtre de Marcel, il y en a certaines qui se centrent sur des personnages dont le futur est vécu comme un temps clos. Dans *L'Horizon*, le drame prend sa source dans une prédiction. Germain Lestrade est un médecin sans aucun succès professionnel et sans vocation aucune. Il mène une vie confortable auprès de son épouse Thérèse et de ses deux enfants. Un jour, avec un ami, Bernard, il assiste à une séance avec un parapsychologue. Lors de cette séance, entre autres choses, le parapsychologue lui annonce que d'ici quelques jours il va mourir dans un accident. Malgré sa première réaction de rejet, peu à peu, en voyant se réaliser les autres choses annoncées, Germain se convainc que sa vie touche à sa fin.

Cette sentence de mort provoque chez Germain un sentiment de responsabilité envers les autres. Il se croit obligé d'anticiper le futur et d'arranger la vie de son épouse et de ses enfants pour quand il ne sera plus de ce monde. Il décide que la meilleure solution est de provoquer l'union de son épouse et de son meilleur ami, Bernard, pour éviter qu'elle ne tombe entre les mains d'un homme sans scrupules. Germain devient un être qui a vu son futur se fermer devant lui, et qui essaie de toutes ses forces de rendre présent le futur de ses êtres chéris. Il ne peut surmonter l'idée obsessionnelle que tant qu'il sera vivant, il devra faire tout son possible pour tracer le destin des autres, afin que, une fois qu'il ne sera plus là, tout continue de la meilleure façon possible<sup>8</sup>. C'est ainsi qu'il se transforme en un personnage vil qui n'hésite pas à utiliser toute son influence et tous les moyens possibles pour arriver à ce que sa femme et son ami tombent amoureux. Cependant, ce n'est pas lui qui meurt dans un accident, mais Bernard. Germain a permis que l'obsession du temps clos, de la proximité de la mort, modifie sa vie et celle des autres. Il a vécu dans l'obsession, car il s'est vu obligé de survoler sa mort avec sa pensée<sup>9</sup>. Cette expérience de vivre sous une condamnation à mort l'a transformé en un être mesquin, et dont la mesquinerie a contaminé les autres.

Au fil de toutes ces pièces de théâtre, Marcel a présenté encore et encore l'énorme pouvoir destructeur du vécu du temps clos. Lorsque le temps se ferme, la vie devient invivable et la personne succombe au désespoir et à la mort. Le temps clos tel qu'il apparaît dans ces pièces de théâtre peut adopter deux formes, selon que la clôture provient du passé ou du futur. À ces deux formes, Marcel en ajoute d'autres tout aussi destructrices<sup>10</sup>. En premier lieu, il y a le temps stérile de la routine. Un homme coincé par la routine quotidienne est aussi un être désespéré et indisponible. C'est un être dont la vie se centre sur de petits plaisirs et de petites satisfactions qui l'aident à surmonter et à occulter le désespoir. Le temps du spleen et de l'ennui est aussi, selon Marcel, un temps clos, car il est le temps du manque d'occupation. Ce temps inoccupé est inhumain parce que c'est un temps stagnant, où il n'y a rien à faire, ce qui conduit l'homme à lutter pour «occuper» son temps, et ainsi l'humaniser<sup>11</sup>. C'est aussi un temps sauvage ou non domestiqué, c'est-à-dire qu'il ne peut être possédé et qu'il n'est le temps de personne.

Toutes ces façons de vivre le temps comme quelque chose de fermé conduisent à une conception de l'homme comme un être en tête à tête avec la mort. Néanmoins,

<sup>8</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *L'horizon*, en *Percées vers un ailleurs*, Paris, Fayard, 1973, p. 323.

<sup>9</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *L'horizon*, *op. cit.*, p. 354.

<sup>10</sup> Pour Marcel, le nombre d'expériences du temps clos n'est pas limité. Il en signale certaines, mais ça ne signifie pas que ce sont les seules. À ce propos, Jeanne PARAIN-VIAL a relevé les expériences suivantes, étudiées par Marcel: le temps-gouffre, le temps-avoir, le temps clos ou stagnant, le temps vide de la conscience inoccupée, et le temps répétitif. Cf. Simone PLOURDE, Jeanne PARAIN-VIAL, René DAVIGNON, Marcel BELAY, *Vocabulaire Philosophique de Gabriel Marcel*, Montréal, Bellarmin («Recherches», Nouvelle Série 6), Paris, Cerf, 1985, p. 492-497.

<sup>11</sup> C'est par exemple le cas du retraité pour qui son épouse essaie de créer de nouvelles obligations et habitudes pour éviter le vide propre au fait de n'avoir rien à faire ou d'avoir à «tuer le temps». Cf. Gabriel MARCEL, «Mon temps et moi (temps et valeur)», *Entretiens sur le temps*, Paris, Editions Monton, 1967, p. 12.

Marcel s'est totalement opposé à la proposition d'Heidegger, selon laquelle l'homme est un être pour la mort<sup>12</sup>. L'horizon existentiel de l'homme n'est pas et ne saurait être la mort. Lorsque l'homme se voit confronté au temps comme un parcours entre un point de départ et un point d'arrivée, son humanité se réduit. Le cri existentialiste héroïque qui veut doter de signification la vie dénuée de tout sens, est pour Marcel existentiellement une illusion. L'homme n'est pas un être pour la mort même s'il est un être mortel.

Lorsque le temps est vécu comme un temps clos ou dirigé vers la mort, l'homme frôle la limite de la pathologie et, comme les personnages de théâtre mentionnés, il devient un être malade. Malgré tout, ce pouvoir destructeur du temps, de la mort et du désespoir est, selon Marcel, le fruit de la liberté humaine. C'est la liberté qui, en se trahissant elle-même, accorde ce terrible pouvoir de destruction à la mort et au temps. Du coup, le seul contrepoids idéologique qui existe contre le pouvoir destructeur du temps et de la mort est un usage positif de la liberté qui démasquerait l'illusion qui la dote de pouvoir: «la liberté à laquelle nous nous sommes référés ici acquiert un nouveau sens: elle devient affirmation et amour, et par cela la mort est transcendée»<sup>13</sup>.

Le temps clos acquiert toute sa force lorsque l'homme se replie sur lui-même et qu'un profond sentiment d'indigence l'envahit. À ce moment-là, selon Marcel, l'être diminue ou s'affaiblit, et devient incapable de résister devant le spectacle de contingence et de mortalité qu'offre le monde<sup>14</sup>. Le temps clos est alors «le temps comme percée sur la mort – sur ma mort – sur ma *perte*. Le temps-gouffre; vertige en présence de ce temps au fond duquel est ma mort et qui m'aspire»<sup>15</sup>. Le temps clos ou le temps-gouffre est l'expérience de la finitude des actes propres, de la dispersion qui menace de détruire la vie, du triomphe de la mort. C'est l'angoissante expérience de se sentir soumis par le temps, de la fuite de tout de que l'homme essaie de retenir<sup>16</sup>. C'est le temps qui correspond à la dimension de l'avoir, et non à celle de l'être: le temps que l'homme possède et dont il jouit depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est un temps centré sur la mort puisqu'il se dirige inévitablement vers elle. En plus, c'est le temps du désespoir, car la mort est vécue avec peur depuis le moment où l'on est soi-même l'axe de sa propre vie.

D'autre part, pour Marcel, l'expérience du temps comme désespoir ne doit pas être confondue avec l'inquiétude. Celle-ci est nécessaire et positive<sup>17</sup>, car c'est la preuve que l'homme est un être qui doit rechercher sa plénitude. C'est une preuve de l'insuffisance radicale de l'homme. Mais l'inquiétude perd son caractère positif quand elle sort de son orbite et se transforme en angoisse paralysante<sup>18</sup>, ce qui est arrivé avec les philosophies centrées sur la finitude de l'homme. Les philosophies de la finitude, les philosophies nihilistes et l'existentialisme lui-même sont des philosophies du temps clos. Selon Marcel, ces positions se centrent sur une interprétation asphyxiante du temps et de l'éternité: «on pourrait peut-être dire que le temps clos du désespoir est comme une contre-éternité, une éternité retournée contre elle-même – celle de l'enfer. Le désespoir,

<sup>12</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *En busca de la verdad y la justicia*, Barcelona, Herder, 1967, p. 84-86.

<sup>13</sup> Gabriel MARCEL, *En busca de la verdad...*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>14</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Journal Métaphysique*, *op. cit.*, p. 279.

<sup>15</sup> Gabriel MARCEL, *Être et Avoir*, Paris, Aubier-Montaigne («Philosophie européenne»), 1991, p. 56.

<sup>16</sup> Cf. Jeanne PARAIN-VIAL, *Gabriel Marcel. Un veilleur et un éveilleur*, Lausanne, L'âge de l'homme, 1989, p. 147-148.

<sup>17</sup> «Si l'homme est essentiellement un voyageur, c'est qu'il est *en route*, comme le dit un de mes personnages dans *L'Émissaire*, “vers une fin dont on peut dire à la fois et contradictoirement qu'il la voit et qu'il ne la voit pas”. Mais c'est bien l'inquiétude qui est comme le ressort interne de cette progression, et quoi qu'en disent ceux qui, au nom d'un idéal technocratique, prétendent la proscrire, l'homme ne peut perdre cet aiguillon sans s'immobiliser et mourir», Gabriel MARCEL, *L'homme problématique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1955, p. 187.

<sup>18</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *L'homme problématique*, *op. cit.*, p. 102-109.

c'est l'enfer. Et il me semble qu'on pourrait ajouter que c'est la solitude»<sup>19</sup>. Ces philosophies doivent être dépassées par une réflexion sur le temps ouvert qui est joie et espérance, et qui permet à l'homme d'atteindre le sens de l'éternité.

Le temps clos est vécu comme impuissance, désespoir et mort. Mais ce n'est pas là l'unique vécu humain du temps, puisque grâce au temps «je suis capable d'agir, d'opter et de faire de la vie même que j'ai reçue une œuvre qui m'appartienne»<sup>20</sup>. C'est-à-dire que le temps n'a pas seulement un pouvoir destructeur, il favorise aussi la croissance de la vie humaine. Ce pouvoir positif est si évident pour Marcel qu'il a affirmé que «il devrait être apparu clairement que du point de vue qui est le mien, l'angoisse n'est pas, et ne peut pas être le dernier mot. Du plus profond de moi-même j'ose affirmer au contraire que ce dernier mot ne peut appartenir qu'à l'amour et à la joie»<sup>21</sup>.

Le temps ouvert est pour Marcel plénitude et joie<sup>22</sup>. Mais cette plénitude et cette joie ne sont pas permanentes mais temporaires, comme la vie itinérante de l'homme. De là vient le caractère d'épreuve ou de lutte propre à la vie humaine; il est nécessaire de «trionphe[r] de l'état de division d'avec qui est lié aux conditions d'existence d'un être fini»<sup>23</sup>. Le temps ouvert est pour Marcel le triomphe sur la division et la dispersion, c'est le temps de l'unification. En définitive, c'est le temps de l'être<sup>24</sup>.

Cette unification est, pour Marcel, le fruit de la présence de soi envers soi-même: «le bonheur ne serait-il pas une certaine façon d'être présent à moi-même? Et plus je me suis présent à moi-même, plus les autres existent eux aussi pour moi»<sup>25</sup>. Le temps ouvert est lié à la liberté, et surtout à la disponibilité. Seul un être qui est disponible, qui existe pour les autres et pour qui les autres existent, est un être capable de vivre le temps comme ouverture ou comme possibilité de rencontre. L'unification caractéristique du temps ouvert est le fruit de la vocation qui unifie et dote de sens l'agissement humain: «les durées de nos actes s'articulent (comme les phrases d'une symphonie) en se subordonnant à l'oeuvre à accomplir qui les unifie en leur donnant un sens et les sauve de la destruction»<sup>26</sup>.

Cette unification de la vie est pour Marcel une participation à l'éternité, mais cela ne suppose pas une négation de la temporalité humaine car, «cette éternité, nous y participons de façons discontinues; nous la pressentons par intermittence toutes les fois que nos actes créateurs s'opposent à la dispersion, dispersion qui est le marque de notre finie et qui est accrue par nos péchés»<sup>27</sup>. L'éternité, tout comme l'actualité ou le présent, n'est pas un point temporel, mais la jonction du passé et du futur dans un maintenant absolu<sup>28</sup>. D'où l'affirmation que «l'opposition du successif et de l'abstrait peut être transcendée au sein du supra-temporel qui est en quelque sorte la profondeur même du temps»<sup>29</sup>. Cette profondeur du temps ou de l'éternité est atteinte grâce au temps ouvert, qui est à son tour, le fruit de la liberté humaine.

<sup>19</sup> Gabriel MARCEL, «Structure de l'espérance», *Dieu Vivant*, 1951, p. 76.

<sup>20</sup> Louis LAVELLE, *De l'Intimité Spirituelle*, Paris, Aubier, 1955, p. 146.

<sup>21</sup> Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, *op. cit.*, p. 178.

<sup>22</sup> «Tout nous prépare donc à reconnaître que le désespoir, c'est en un certain sens la conscience du temps clos, ou plus exactement encore, du temps comme prison, au lieu que l'espérance se présente comme percée à travers le temps; tout se passe alors comme si le temps, au lieu de se refermer sur la conscience, laissait passer quelque chose à travers lui», Gabriel MARCEL, *Homo Viator...*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>23</sup> Gabriel MARCEL, *Journal Métaphysique*, *op. cit.*, p. 231.

<sup>24</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Journal Métaphysique*, *op. cit.*, p. 202-203.

<sup>25</sup> Gabriel MARCEL, *Journal Métaphysique*, *op. cit.*, p. 280.

<sup>26</sup> Jeanne PARAIN-VIAL, *Un veilleur...*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>27</sup> Jeanne PARAIN-VIAL, *Un veilleur...*, *op. cit.*, p. 154.

<sup>28</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, *op. cit.*, p. 209.

<sup>29</sup> Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, *op. cit.*, p. 210.

Le temps ouvert est donc le parcours par la liberté et la création qui apparaît « aussitôt que moi s'affirme comme puissance créatrice, comme liberté »<sup>30</sup>. C'est le vécu du temps que l'homme a dans l'espérance, l'engagement, la foi, la fidélité créatrice et l'amour<sup>31</sup>. Ces expériences produisent selon Marcel un sentiment d'être en règle avec le temps, de l'avoir apprivoisé, et ce sentiment donne lieu à une grande satisfaction et à une humanisation du temps. Quand l'homme assume la vision de sa vie comme un ensemble de faits qui lui arrivent ou qui doivent lui arriver, il parvient à récupérer l'unité de sa vie et sa plénitude car

réintégrer effectivement ma vie, c'est la sentir de nouveau comme plénitude: négativement, cela veut dire que je cesse de l'assimiler à une succession d'épisodes plus ou moins négligeables; si j'évoque maintenant l'un ou l'autre de ces épisodes, il prendra une valeur, une épaisseur en fonction de cette plénitude récupérée<sup>32</sup>.

Le temps est incapable de détruire l'homme parce que celui-ci est plus qu'une succession; la vie humaine est au-delà.

La façon de transcender la succession n'est pas, pour Marcel, d'arriver à un *totum simul*, mais d'atteindre, au moyen de la créativité, des niveaux où la succession a de moins en moins d'importance. Le temps ouvert est le triomphe de l'être sur le temps. C'est l'affirmation que la réalité, tout en étant temporelle, n'est pas absorbée et dominée par le temps. C'est la constatation de la profondeur de la vie et de l'histoire qui, en étant transhistorique ou trans-temporelle, n'est pas une pure immobilité abstraite<sup>33</sup>. Cette profondeur présente dans le temps ouvert ou temps de la liberté est l'éternité. Quand on surmonte la vision du temps comme un gouffre qui conduit à la mort, on atteint une vision du temps comme un éon, qui est la prémisse de l'éternité<sup>34</sup>, qui se présente comme une « durée concentrée »<sup>35</sup>.

Le temps ouvert conduit à l'être et à l'éternité, c'est pourquoi dans les expériences positives comme l'amour ou la fidélité « je ne peux pas ne pas m'apparaître comme contemporain de l'univers (*coaevus universo*), c'est-à-dire comme éternel »<sup>36</sup>. Cela signifie que grâce à l'expérience du temps ouvert, l'homme ne se sent pas comme un être pour la mort mais comme un être éternisable, comme un être qui jouit de l'expérience du « *gaudium essendi* »<sup>37</sup>. Le temps ouvert est, en définitive, l'ouverture de

---

<sup>30</sup> Gabriel MARCEL, *Du refus à l'invocation*, Paris, Gallimard, 1940, p. 130.

<sup>31</sup> « Cependant, il ne faut pas oublier qu'il est en notre pouvoir de lutter contre cette tentation de figer, d'annihiler l'élan de la vie; l'espérance, la fidélité créatrice témoignent qu'il peut y avoir une autre manière de vivre le temps », Jeanne PARAIN-VIAL, *Entretiens autour de Gabriel Marcel*, Neuchâtel, Editions la Baconnière, 1977, p. 189.

<sup>32</sup> Gabriel MARCEL, *Présence et immortalité*, Paris, Flammarion, 1959, p. 37.

<sup>33</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, op. cit., p. 206-209.

<sup>34</sup> « Il nous a paru que ce point de vue (d'un temps-gouffre) n'était pas ultime. Il se peut que chacun de nous soit appelé, au cours même de cette vie, à tisser en quelque sorte les premières mailles d'une durée non homologue par rapport au temps utilisé ou aménagé comme à la surface du gouffre, et ce temps différent est peut-être appelé à s'épanouir au-delà de la mort en un éon, pour nous bien imparfaitement imaginable, où je verrais pour ma part comme les prémices de l'éternité », Gabriel MARCEL, « Mon temps et moi (temps et valeur) », *Entretiens sur le temps*, Paris, Editions Monton, 1967, p. 18.

<sup>35</sup> Cf. Jeanne PARAIN-VIAL, *Entretiens autour de Gabriel Marcel*, op. cit., p. 170-171.

<sup>36</sup> Gabriel MARCEL, *Être et avoir*, op. cit., p. 21.

<sup>37</sup> « Tout me semble se passer bien plutôt comme si la certitude de ma mort à venir venait en quelque sorte s'appliquer comme quelque chose d'étranger sur l'assurance fondamentale qui est celle d'être, ou lorsque cette assurance se réfléchit, de participer à l'être pour l'éternité. Ceci rejoindrait bien entendu le *experimur nos aeternos esse* de Spinoza, sans que ceci implique d'ailleurs une adhésion à la métaphysique spinoziste. La déficience centrale des philosophies existentielles de l'angoisse me paraît être d'ignorer tout à fait arbitrairement une expérience fondamentale qui est celle de ce que j'appellerais assez volontiers le « *gaudium essendi* ». Il n'est d'ailleurs nullement question de contester que sur ce « *gaudium essendi* » pèse une menace ou que sur lui se projette une ombre redoutable, et là est bien l'aspect tragique de notre condition. Mais on ne s'en formera qu'une idée mutilée et déformante si on exclut cette donnée originelle », Gabriel MARCEL, *Pour une sagesse tragique et son au-delà*, Paris, Plon, 1968, p. 73.

l'homme à l'être et à l'éternité: «l'éternité est pour moi *la profondeur personnelle du temps vécu*, la dimension supra-temporelle de l'acte par laquelle j'apprends ma durée comme une, en relation avec la valeur transcendante. En tant que j'agis, en tant que j'aime inconditionnellement dans le temps, l'éternité elle-même s'y révèle»<sup>38</sup>.

Cette expérience est indubitable pour Marcel: «comment douter que témoignent en sa faveur nos expériences de plénitude, toutes les expériences comme l'amour, la création, la contemplation, grâce auxquelles nous avons conscience d'atteindre l'être?»<sup>39</sup>. Cependant ces expériences de la plénitude sont temporaires puisque

il faudra reconnaître que ces expériences, du moins pour le commun des hommes, présentent un caractère transitoire ou intermittent, et qu'on peut arriver à s'inhiber lorsque notre vitalité cède, lorsque survient la fatigue, et avec elle la dépression. Il y a des moments – pouvons-nous en douter? – où non seulement nous nous sentons mortels, mais aussi où nous semblons aspirer à mourir, à nous détruire, à nous annuler<sup>40</sup>.

Cela signifie que malgré ces expériences, l'homme ne peut échapper totalement au temps: l'unification de la vie est aussi possible que la dispersion, et la disponibilité l'est autant que l'indisponibilité. L'homme peut atteindre, grâce à la créativité, un niveau supra-temporel, mais il ne cesse pas pour autant d'être temporel. Cependant, ce caractère intermittent des expériences du supra-temporel ne leur fait perdre aucune valeur car elles sont la preuve que l'homme est plus que les choses<sup>41</sup>.

D'autre part, Gabriel Marcel considère que ces vécus du temps humain prennent forme dans une configuration du temps social. La civilisation industrialisée dans ses grandes lignes, a produit une réduction de l'être humain à la fonction qu'il occupe. C'est pourquoi un être humain qui cesse d'avoir une fonction sociale est vu comme un parasite, une gêne, une relique.

Ce temps social rythmé par les horloges qui marquent implacablement l'heure exacte de chaque activité humaine débouche sur une civilisation basée sur des valeurs qui sont à la fois techniques (exactitude, efficacité, contrôle) et faustiennes (déméure, accélération, vitesse). Sans prétendre à un retour à une civilisation pré-technique, ce qui est, pour Marcel, totalement dépourvu de sens<sup>42</sup>, le Français propose de réaliser une révision de ce monde qui se présente comme un monde cassé, comme une montre qui fonctionne, dont le mécanisme est précis et infaillible, mais qui n'a pas de cœur<sup>43</sup>. Ce temps social fonctionnalisé et fonctionnalisant serait une autre forme prise par le temps clos. D'où le fait que la question la plus importante soit: comment obtenir un temps social ouvert? La réponse de Marcel s'oriente vers le rétablissement des liens sociaux à travers de petites communautés unies par des liens spirituels.

L'homme peut vivre le temps soit comme temps clos, ou temps de l'avoir, soit comme temps ouvert ou temps de l'être<sup>44</sup>. Le temps clos fait que l'homme perde de vue l'être et l'éternité, et tombe dans le désespoir et la mort. En revanche, le temps ouvert rappelle à l'homme que son exigence même d'être est déjà une participation à l'être et à l'éternité<sup>45</sup>. Ce pas franchi du temps clos au temps ouvert est le fruit de la liberté, de

<sup>38</sup> Roger TROISFONTAINES, *De l'existence à l'être. La philosophie de Gabriel Marcel*, tome I, Paris, Nauwelaerts, 1968, p. 258.

<sup>39</sup> Gabriel MARCEL, *Filosofía para un tiempo de crisis*, Madrid, Guadarrama, 1971, p. 167.

<sup>40</sup> Gabriel MARCEL, *Filosofía para un tiempo de crisis*, op. cit., p. 168.

<sup>41</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, op. cit., p. 186-187.

<sup>42</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *La decadencia de la sabiduría*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1955, p. 23-46.

<sup>43</sup> Cf. Gabriel MARCEL, *Le monde cassé, Cinq pièces majeures*, Paris, Plon, 1973, p. 109-216.

<sup>44</sup> «Nous pouvons donc vivre de deux manières opposées: soit en figeant le temps et en vouant ses instants à la dispersion, sans arriver cependant à échapper à la souffrance résultant de cette dispersion même, soit en communiant avec l'élan créateur pressenti dans l'espérance et dans l'amour. Il est clair que ces deux manières de vivre le temps correspondent à l'opposition bien connue entre *avoir* et *être*», Jeanne PARAIN-VIAL, *Entretiens autour de Gabriel Marcel*, op. cit., p. 190.

<sup>45</sup> Cf. Jeanne PARAIN-VIAL, *Entretiens autour de Gabriel Marcel*, op. cit., p. 191.

l'espérance, de l'amour et de la fidélité, autrement dit de la spiritualité propre de l'homme. De plus, cela permet de voir que «entre mystère et éternité [...] la connexion est aussi étroite que possible. D'une part l'éternité ne peut être que mystérieuse, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas nous en former une représentation plane ou étalée, mais d'autre part tout mystère débouche sur de l'éternel»<sup>46</sup>. Le temps ouvert est le temps de l'être et du mystère. L'homme est un être temporel ouvert au supra-temporel ou éternité, ce qui signifie que c'est un être qui se trouve entre le vital et le spirituel, entre le temps clos et le temps ouvert, entre le néant et l'éternité<sup>47</sup>.

Julia Urabayen  
 Departamento de Filosofía  
 Edificio de Bibliotecas  
 Université de Navarra  
 Espagne  
 Email: [jurabayen@nav.es](mailto:jurabayen@nav.es)

Résumé: La philosophie de Marcel a son point de départ dans la différence bergsonienne d'un temps physique et d'un temps vécu. À partir d'ici, il a pensé sur le temps humain et a soutenu qu'il y a deux manières complètement différentes de vivre la temporalité: le temps clos et le temps ouvert. Dans les deux situations, la manière de vivre le temps a une influence sur le type de relation que l'on a avec soi-même et avec les autres. C'est pour cela que l'expérience personnelle du temps est liée au temps social, à l'organisation du temps dans la société. Marcel souligne la vitesse, la fonctionnalisation, et le pouvoir des horloges et du temps sociologique dans la civilisation industrielle.

Mots clef: Marcel, temps clos, temps ouvert, avoir, être, désespoir, espérance, liberté.

---

<sup>46</sup> Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, op. cit., p. 234-235.

<sup>47</sup> Marcel a affirmé que l'homme est un pèlerin guidé par une lumière : «tout ceci, j'en conviens, demeure en-deçà de la révélation proprement dite et du dogme; mais c'est tout au moins une voie d'approche, et c'est en cheminant, tels des pèlerins, sur ce chemin difficile et semé d'obstacles que nous avons l'espoir de voir briller un jour cette lumière éternelle dont un reflet n'a cessé de nous éclairer depuis que nous sommes au monde, cette lumière sans laquelle nous pouvons être assurés que jamais nous ne nous serions mis en route», Gabriel MARCEL, *Mystère de l'être*, op. cit., p. 188.